

ROUGE

et NOIR

Mise en scène : Marcel BLUWAL
Décors et Costumes : Claude ENGELBACH
avec

Michel PICCOLI : Alceste
Danièle LEBRUN : Célimène

Réalisé par la Maison de la Culture d'Amiens

"Le Misanthrope"

vu par Marcel Bluwal
et Michel Piccoli

POINT DE VUE D'UN HOMME DE THEATRE SUR MOLIERE

CHACUN Français porte en naissant une révélation de Molière, une constitution moliéresque qui lui vient non seulement du génie même de ce créateur, d'une naturelle hérédité (qui place également chaque enfant parlant le français dans la descendance de Rabelais, de Montaigne ou de Descartes) mais encore du fait que, depuis près de trois cents ans, il n'y a pas eu de journée où, quelque part dans ce pays, il n'ait été professé, prononcé, déclamé ou joué un texte de Molière, où ses œuvres et ses pièces n'aient été utilisées, où Molière n'ait été dilapidé en maintes façons par donations, prêts, hypothèques, ventes, trocs, par toutes les spéculations de l'esprit, bref, où chaque génération, depuis trois siècles, n'ait déformé ou transformé à sa guise un texte dont la vertu essentielle est d'être indéfiniment adaptable à toutes les tendances et à toutes les turpitudes.

Louis Jouvot (*Réflexions sur le théâtre*)

POINT DE VUE D'UN CRITIQUE SUR ALCESTE

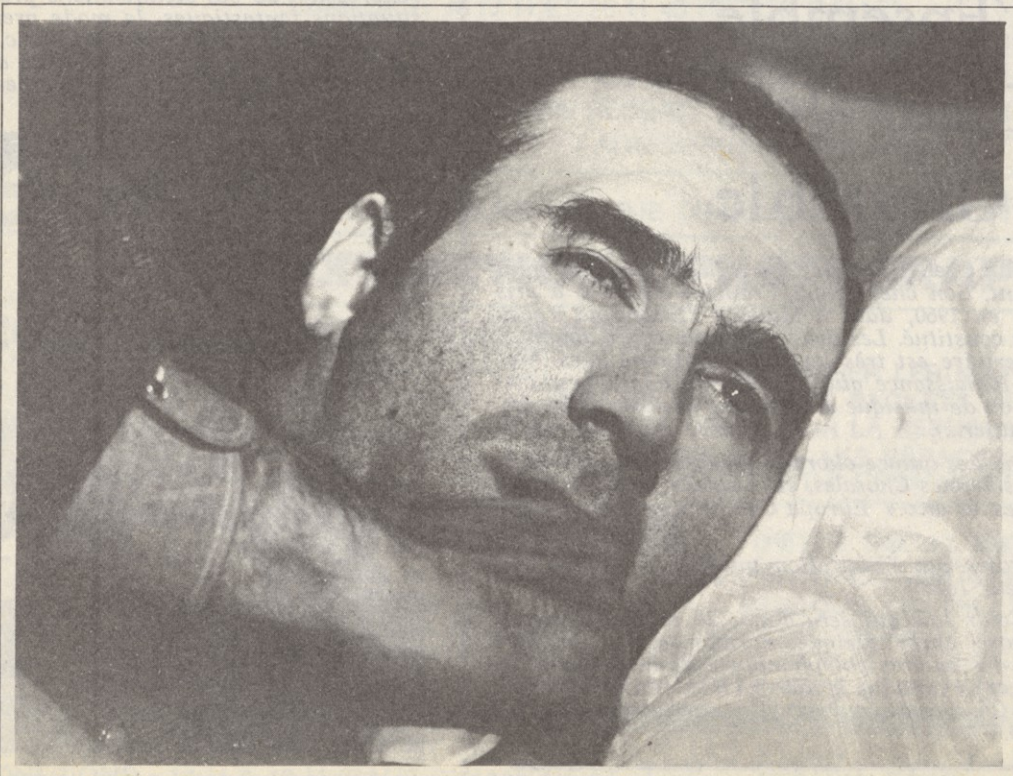
« Alceste ne croit plus au visage parce qu'il est grimace, au geste parce qu'il est piège, au langage parce qu'il est mensonge. Il intente un procès aux apparences, aux sens qui trahissent l'âme, à la vie sociale qui avalise les différences individuelles par une lâche complaisance. On a beau jeu à noter ensuite qu'il refuse les usages mêmes qui fondent la civilisation. Contre l'idéal classique de « l'honnête homme » qui dissimule le moi, il revendique le droit de se manifester. Le cœur, l'âme sont l'homme aussi :

*Je veux qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.*

*Je veux que l'on soit homme et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre.*

Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur. »

Alfred SIMON (*Molière par lui-même*)



Michel PICCOLI

(photo du film « compartiment tueurs »)

Le Living Theatre

parmi nous



Une scène d'Antigone par le Living Theatre avec l'animateur de la troupe Julian Beck (Créon). (Photo Bernard)

JUSQU'A ces dernières années, le « Living theatre » était à peu près inconnu en France. Révélé au public parisien par une série de représentations données au Théâtre des Nations en 1961, il parvenait à toucher un public quelque peu différent lors du Festival de Cassis organisé en juillet 1966 par le Théâtre quotidien de Marseille, qui vivait alors ses derniers jours...

A travers un décor fait d'échafaudages métalliques sur fond de ciel provençal, on reçut le choc d'un « Frankenstein » que les mots traditionnels d'« insolite » ou d'« inquiétant » ne pouvaient réussir à vraiment qualifier... Et puis, ce fut Avignon 1968, les incidents que l'on sait - et aussi ceux que l'on sait mal - ou que l'on ne sait pas...

Parmi les onze points de la déclaration faite au Verger d'Urbain V par Julian Beck devant un millier d'auditeurs dans un silence tendu, et expliquant les raisons qui amenaient le Living à se retirer du Festival, on relevait en particulier ces quelques mots :

« Nous voulons choisir la solution propre à diminuer le climat de violence qui règne dans la ville. »

Formule de circonstance ? En réalité, pour en comprendre le sens profond, il convient de revenir quelque vingt ans en arrière.

(suite en dernière page)

"Antigone"

LA pièce-mère de toutes les pièces sur le refus d'obéissance à ce qui n'est pas fondamentalement juste. Malgré la loi édictée par son oncle Créon, Antigone a résolu de rendre à son frère Polynice les honneurs funèbres. La mort sera son châtement.

Le texte initial est celui de Sophocle, traduit du grec par le poète allemand Hölderlin, et adapté par Bertolt Brecht. La traduction littérale en anglais est due à Judith Malina, ainsi que les commentaires dits par les récitants dans la langue du pays où la pièce est représentée.

L'adaptation de Brecht estompe l'aspect religieux du drame antique et insiste sur son aspect politique — et la guerre dont il est question a des implications économiques.

Le drame se passe à Thèbes (la scène) ; les ennemis sont les gens d'Argos (la salle). Les acteurs portent leurs vêtements quotidiens. Antigone, habillée de noir, c'est Judith Malina. Sur la scène, rigide, pendant les deux heures que dure la représentation, un comédien incarne Polynice, le prince mort.

Mélopées, incantations, « une mise en scène sonore totale » (Judith Malina).

Mime : « Le Living mime tout ce qu'il dit, y compris les passages les plus obscurs des chœurs. Les comédiens deviennent un simple matériel plastique. » (P. Biner)

« Je suis née pour partager l'amour, et non la haine », dit Antigone : nulle pièce, en vérité, ne pouvait se situer plus exactement dans le droit fil des intentions profondes du Living theatre.

MAISON DE
LA CULTURE
GRENOBLE

DIRECTION DIDIER BERAUD

programme du mois de mai 1969

A L'OCCASION DE LA FETE DU TRAVAIL, JEUDI 1^{er} A 20 H 45 (GRANDE SALLE)

Soirée "poésie parmi nous" et récital Colette Magny

PRIX UNIQUE : 2 F (RESERVATIONS SUIVANT LES DELAIS HABITUELS)

DU 30 AVRIL AU 7 MAI : EXPOSITION D'ŒUVRES REALISEES PAR LES TRAVAILLEURS D'ENTREPRISES GRENOBLOISES

DU JEUDI 1^{er} AU VENDREDI 23 INCLUS (THEATRE MOBILE) TOUS LES JOURS SAUF LE LUNDI : DIMANCHE A 17 H, MARDI A 19 H 30, AUTRES JOURS A 20 H 45.

FIN DE PARTIE et ACTE SANS PAROLES

DE SAMUEL BECKETT, MISE EN SCENE RENE LESAGE et H.-P. DORAY PAR LA COMEDIE DES ALPES
COLLECTIVITES : 6 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 8 F - NON ADHERENTS : 12 F.

VENDREDI 2 ET SAMEDI 3 A 20 H 45 (GRANDE SALLE)

Bread and puppet theatre de New York

LA REVELATION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE NANCY 1968

COLLECTIVITES : 6 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 8 F - NON ADHERENTS : 12 F.

LE LIVING THEATRE

MERCREDI 7 ET VENDREDI 9 A 20 H 45 (GRANDE SALLE) **MYSTERIES AND SMALLER PIECES**
JEUDI 8 ET SAMEDI 10 A 20 H 45 (GRANDE SALLE) **ANTIGONE**
COLLECTIVITES : 8 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 10 F - NON ADHERENTS : 15 F.

MARDI 13 A 20 H 45 (GRANDE SALLE)

LA DAMNATION DE FAUST

(EN ORATORIO) D'HECTOR BERLIOZ

AVEC DORABELLA, PAUL FINEL (DE L'OPERA), CLAUDE SCHAUSTEN, RALPH TELASKO

CHŒURS ET ORCHESTRE DU CONSERVATOIRE DE GRENOBLE (CHEF DE CHŒUR : CHARLES GUILLAUD), DIRECTION : ERIC-PAUL STEKEL

MERCREDI 21 A 20 H 45 (GRANDE SALLE)

Ensemble du domaine musical

DIRECTION : GILBERT AMY. ŒUVRES DE GERARD MASSON, AMY, GLOBOKAR, WEBERN, BOULEZ.

COLLECTIVITES : 6 F
ADHERENTS IND. : 8 F
NON-ADHERENTS : 12 F

COLLECTIVITES : 6 F
ADHERENTS IND. : 8 F
NON-ADHERENTS : 12 F

JEUDI 22, VENDREDI 23, SAMEDI 24 A 20 H 45 (GRANDE SALLE) (SOUS RESERVE DE CONFIRMATION PAR VOIE DE PRESSE).

" UP WITH PEOPLE "

SPECTACLE INTERNATIONAL DE VARIETES

COLLECTIVITES : 8 F
ADHERENTS IND. : 10 F
NON-ADHERENTS : 15 F

MARDI 27, MERCREDI 28, VENDREDI 30 A 20 H 45 - JEUDI 29 A 15 H (GRANDE SALLE)

LE MISANTHROPE

DE MOLIERE

MISE EN SCENE MARCEL BLUWAL, AVEC MICHEL PICCOLI ET DANIELE LEBRUN.

COLLECTIVITES : 6 F
ADHERENTS IND. : 8 F
NON-ADHERENTS : 12 F

SAMEDI 31 A 15 H ET 17 H 30 (GRANDE SALLE)

AMBROSIO TUE L'HEURE

SPECTACLE POUR ENFANTS D'ARTHUR FAUQUEZ, PAR LA COMEDIE DE LORRAINE

ENFANTS ET ADHERENTS : 3 F - NON ADHERENTS : 5 F (REDUCTION POSSIBLE POUR GROUPES)

SAMEDI 31 A 17 H ET 20 H 45 (PETITE SALLE)

Chorale et ensemble vocal à cœur joie de Grenoble

DIRECTION FRANCINE BESSAC. CHANSONS POPULAIRES ET ŒUVRES DE COSTELEY, LASSUS, PASSEREAU, HINDEMITH, MILHAUD.

COLLECTIVITES : 6 F - ADHERENTS INDIVIDUELS : 8 F - NON ADHERENTS : 12 F

CINEMA

DEUX SEANCES CHAQUE DIMANCHE A 14 H 30 ET 17 H.

ADHERENTS : 2,50 F - NON-ADHERENTS : 4 F.

EXPOSITION : PHOTOGRAPHIES « AU PAYS DES VISAGES » : GISELE FREUND DU 26 AVRIL AU 1^{er} JUIN.
L'INSOLITE ET LA MODE « MODINSOLITE » DU 10 MAI AU 1^{er} JUIN.

CONFÉRENCES - DÉBATS

VENDREDI 16 A 20 H 45 (GRANDE SALLE) : FAUT-IL MODERNISER LES MATHÉMATIQUES ? PAR M. KUNTZMANN (ENTRÉE GRATUITE)

SAMEDI 17 A 20 H 45 (PETITE SALLE) : LE THEATRE DE SAMUEL BECKETT PAR JEAN-MARIE DOMENACH, DIRECTEUR DE LA REVUE « ESPRIT » (ENTRÉE GRATUITE)

MARDI 20 A 20 H 45 (PETITE SALLE) : CONFÉRENCE-DÉBAT SUR LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ALLEMANDE (ENTRÉE GRATUITE)

MERCREDI 28 A 20 H 45 (PETITE SALLE) : TABLE RONDE SUR « LES ESPACES VERTS » (ENTRÉE GRATUITE)

VENDREDI 30 A 20 H 45 (THEATRE MOBILE) (SOUS RESERVE DE CONFIRMATION PAR VOIE DE PRESSE) : MAGAZINE ADHERENTS : 2 F - NON ADHERENTS : 3 F

ANIMATION

(PETITE SALLE). ENTRÉE GRATUITE SAUF POESIE : ENTRÉE 2,50 F

MARDI 6 A 18 H 30 ET 21 H : LA PHOTO COMME MOYEN D'EXPRESSION

VENDREDI 9 A 18 H 30 ET 21 H : MUSIQUE. OU EN EST LA MUSIQUE SÉRIELLE ? AVEC LA PARTICIPATION DE JEAN GIROUD

MARDI 13 A 18 H 30 ET 21 H : THEATRE. BILAN D'UNE SAISON DRAMATIQUE A LA MAISON DE LA CULTURE DE GRENOBLE

MERCREDI 21 UNE SEULE SEANCE A 20 H 45 : SOIRÉE POESIE AVEC JEAN BER. « QUENEAU ET ANTHOLOGIE A LA DEMANDE ».

VENDREDI 23 A 18 H 30 ET 21 H : LE FILM SCIENTIFIQUE DU MOIS SUR L'ASTRONAUTIQUE

LA MAISON DE LA CULTURE EST OUVERTE TOUS LES JOURS (SAUF LE LUNDI) A PARTIR DE 11 H

ADHESIONS : 14 H A 19 H (SAUF DIMANCHE ET LUNDI) - RESERVATIONS : 14 H A 19 H 30 (SAUF LUNDI)



Bread and Puppet...

DANS les courants divers qui agitent l'Amérique, le théâtre a pris une place importante : Living Theatre, bien sûr, mais aussi « Bread and puppet » qui, s'il suscite moins de scandale, n'accomplit pas moins un travail en profondeur dans le domaine théâtral, ses conceptions et ses expressions.

Il nous a donc paru intéressant de présenter à quelques jours d'intervalle ces deux troupes américaines.

Très différente de celle du Living Theatre, la philosophie de la troupe « Bread and puppet » tient dans ces quelques mots de Peter Schumann : « Je ne crois pas que notre métier soit de protester, mais de dire ce qu'il faut dire, ce qu'il est bon de dire ». La question posée est : Le Théâtre, même lorsqu'il est « théâtre de protestation » peut-il avoir une action sur le monde ? Il est de toute manière, ainsi conçu pour réveiller l'attention, « un aliment aussi essentiel que le pain ». Aussi à chaque représentation les spectateurs reçoivent-ils avant que le spectacle ne commence un symbolique morceau de pain.

« Le Bread and Puppet Theatre » — « du pain et des poupées » — a mis au service de son activité un atelier permanent de sculpture, peinture, mime, danse, fabrication de marionnettes et masques, école de manipulation, construction d'instruments de musique, composition, qui existe depuis 1961 à New York. « Théâtre politique, théâtre engagé, le BREAD AND PUPPET THEATRE que dirige Peter Schumann, un Allemand de trente-trois ans, ne donne pas seulement des représentations dans une petite église du sud de Manhattan qui lui sert de port d'attache mais aussi ne craint pas de descendre dans la rue pour présenter imprromptu des spectacles lors des défilés et des marches pour la Paix à Central Park ou à Washington, ou bien dans les quartiers populaires du Bronx et de East Harlem. La compagnie qui groupe une centaine de personnes travaille aussi dans les collèges en milieu étudiant. » (Nicole Zand, « Le Monde » du 25 avril 1968).

... du
pain
et



(Photos X)

des poupées

AU PROGRAMME

Une soirée composée de courtes pièces et sketches permettant l'utilisation de diverses sortes de marionnettes et de masques. Le programme sera établi en choisissant parmi les thèmes ci-après :
 « HISTOIRE DU ROI ». Une pièce pour marionnettes à file mettant en scène un roi, ses courtisans, son peuple et un grand guerrier embauché pour abattre l'ennemi.
 « JOHNNY RENTRE A LA MAISON ». Une fable de la guerre et de la bonne vie à la maison, inspirée par un chant populaire datant de la Révolution américaine.
 « LA PARADE DE LA BELLE AU BOIS DORMANT ». Variation sur un thème des Frères Grimm.
 « REPETITIONS ». Improvisations avec deux masques et sept supports.
 « CAPRICES ». Documentaires New Yorkais - Découpages - Collages : 1) « The Rat Movie » ; 2) « Rinaldini, The Beautiful » ; 3) « Litany of Breath » (d'après un poème de Brecht).



« Fin de partie » et « Acte sans paroles »

A gauche : René LESAGE
et Louis BEYLER.

A droite : Florence BRIERE
et Charles SCHMITT

(Photos prises au cours de répétitions de « Fin de partie » par Marie-Jésus Diaz.)



Interviewes éclair

• René Lesage : metteur en scène de « Fin de partie »

— Je ne peux pas parler de Beckett qu'en le jouant... A travers le travail des répétitions nous allons de découvertes en découvertes. C'est tellement prodigieux ! Chaque réplique est un monde, et en même temps d'une telle concision. Il n'y a rien de trop. Et tout est à jouer ! On est stupéfait devant la perfection de ce langage à l'état pur et qui ne trouve son vrai sens que dans le jeu.

— C'est pessimiste ?

— Je ne crois pas. A moins que toute remise en question de l'ensemble des valeurs humaines soit pessimiste. Non ! C'est une invitation au silence pour aller plus loin dans la connaissance des êtres et des choses...

• Henri-Paul Doray : metteur en scène d'« Acte sans paroles »

On peut remarquer la place que tient le jeu dans l'œuvre de Beckett. Ici nous n'avons que cela : le geste seul exprime la situation dramatique. J'ai envie de dire que Beckett laisse parler le silence... Dans sa solitude, il ne reste à l'homme que le geste, que le mouvement de ses mains qui pousse peut être à lui faire croire à la réalité de son existence.

La pièce est faite d'un grand silence. J'ai demandé à l'espace qu'offre le Théâtre Mobile que j'utilise dans sa presque totalité pour le jeu d'un seul comédien de me rendre présent le silence... Malgré l'espace qui l'entourne le personnage se trouve comme enfermé par le vide... d'où une dimension tragique et grotesque à la fois.

Le Living Theatre

Un théâtre vivant

(suite de la première page)

New York. 1948. Julian Beck et Judith Malina. Deux jeunes gens juifs (elle, fille d'un rabbin émigré d'Allemagne). Ils viennent de se marier. Ils ont, les années précédentes, fait leur éducation intellectuelle avec une certaine boulimie à travers les théâtres, les studios, les ateliers. Ils ont suivi les cours du metteur en scène allemand Piscator, l'apôtre du « théâtre politique » : avec passion, mais l'esprit libre, rebelle — for ever ! — à tout endoctrinement. Ils veulent à ce moment-là mettre à exécution un projet déjà ancien : celui d'un théâtre vivant, débarrassé des liens du théâtre commercial new yorkais, et délibérément « contemporain » dans son répertoire comme dans ses visées. La salle enfin trouvée est une cave, dans l'East side : les abonnés « potentiels » sont au nombre de 60 (un New Yorkais sur 100 000...) Mais la police trouve le lieu suspect, et interdit toute représentation. Dès lors, commence pour ce qui se nomme déjà le Living theatre la lutte sans fin entre le monde des conventions, des tabous, des interdictions « légales » — et l'obstination, l'entêtement créateurs. Le 15 août 1951, enfin, dans leur propre appartement, Julian et Judith présentent des pièces ou fragments de pièces de Brecht, Lorca, Paul Goodman... Viendront ensuite, toujours de façon éphémère, la salle de Cherry Lane, puis un grenier proche de Broadway : entrée libre ; un panier à la sortie, pour ceux qui veulent bien... On joue Strindberg, Cocteau, Racine (Phèdre, en anglais). Mais la Sécurité veille : fermeture du grenier...

De nouveau, les mille et un métiers pour vivre, pour manger. Les palabres avec les innombrables qui-de-droit. Les démarches. Et aussi, dans le même temps, les marches silencieuses et convaincues, à la manière anglo-saxonne, pour la paix, contre l'armement atomique — et leur aboutissement naturel : quelques jours de prison.

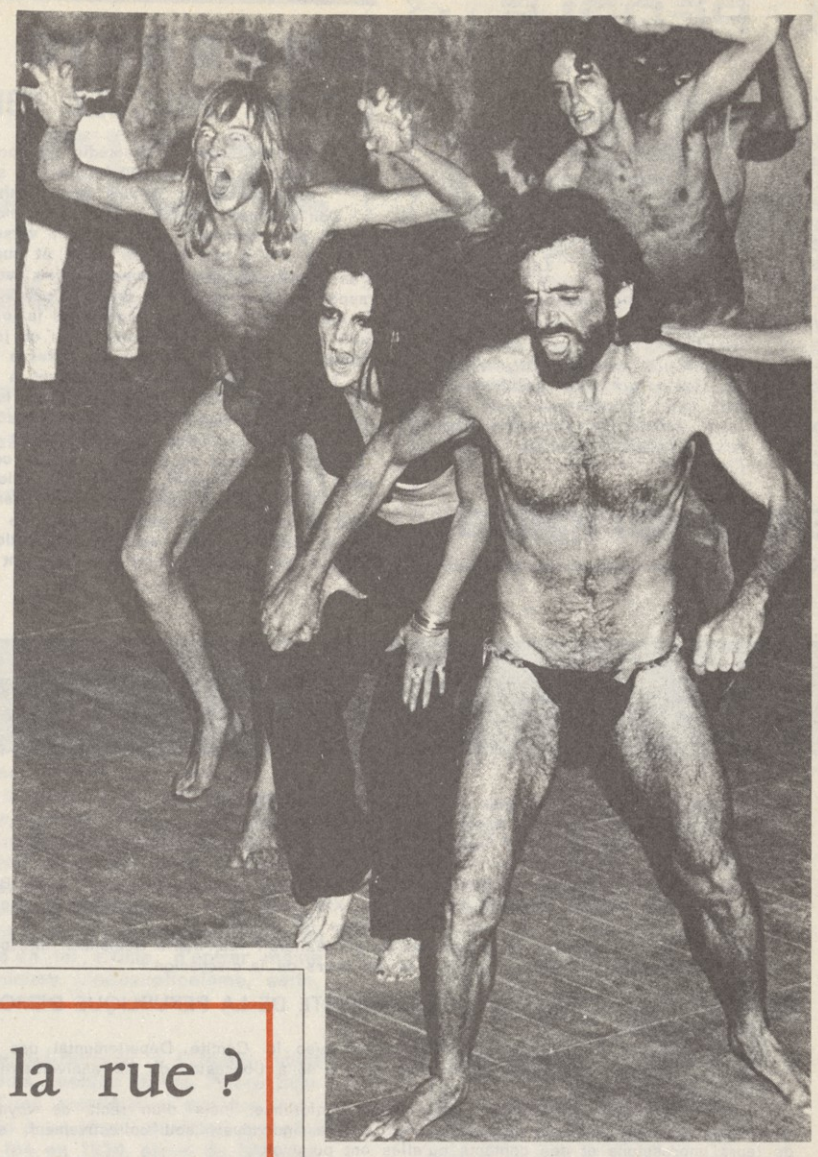
" Le théâtre de la cruauté "

Mais tout cela, toujours, sans colère et sans violence — avec le même entêtement... En 1957, enfin, on trouve un local. Très vaste ; à remettre en état. La communauté que forment déjà les membres du Living se met à la tâche, jour et nuit. Et ce théâtre de la 14^e rue sera leur séjour le plus durable : près de cinq années !

C'est là que s'affirmera et s'épanouira la vocation fondamentale de Julian et Judith, celle d'un théâtre résolu à prendre à la gorge certains problèmes — et à ne plus les lâcher. Deux spectacles sont particulièrement significatifs à cet égard : The Connection (« Le Contact »), de Gelber (1960) et The Brig (« La Taule ») de K. H. Brown (1963). Dans les deux cas, un monde du paroxysme, un univers d'aliénation (celui de la drogue, celui de la prison disciplinaire des « marines ») ; et chaque fois, le contact sinon établi, du moins cherché avec le public, la participation non seulement physique mais quasiment viscérale, une provocation en forme d'exorcisme, à laquelle le spectateur (mais ce mot a-t-il encore un sens ?) demeure entièrement libre de dire non ; mais après laquelle il a perdu la liberté de ne pas s'interroger... Et il n'est pas indifférent de noter que l'époque où se développe au Living une telle pratique du théâtre est celle où Julian Beck et Judith Malina découvrent les théories d'Antonin Artaud sur le « théâtre de la cruauté ».

Mais arrive la difficile année 1963. Le mépris systématique que le Living theatre professe à l'égard des problèmes financiers, ou plus exactement à l'égard de l'argent récusé en tant que « valeur », ce mépris-là est loin d'être partagé par le service des impôts... On assiste donc à une nouvelle fermeture du théâtre, accompagnée de divers épisodes : résistance passive ; ultime représentation en « état de siège » ; obstruction à l'action d'un officier de police ; cela se termine devant le tribunal. Pas d'avocat ; mais des témoins de poids (Tennessee Williams, Edward Albee) : d'un poids insuffisant, toutefois, pour agir sur les balances de la justice. Judith se défend avec les arguments d'Antigone ; on appellera cela « insulte à la cour ». Elle fera un mois de prison, Julian en fera deux.

Dès lors, ils ont choisi l'exil : Londres, puis l'Allemagne, la Belgique... L'époque « européenne » du Living commence. Avec de nouveaux spectacles longuement mûris : Les Bonnes (de J. Genêt), Mysteries, Frankenstein, Antigone ; enfin, Paradise now (« Le paradis tout de suite »), joué deux soirs l'été dernier au Cloître des Carmes d'Avignon, puis pratiquement interdit pour « tapage nocturne »...



Ci-dessus et en bas : Deux scènes de « Paradise now » par le Living Theatre (Photos X)

Le Théâtre dans la rue ?

La question fut de celles qui agitèrent les esprits fin juillet à Avignon. L'idée en elle-même n'est pas neuve - et Gérard Philipe avait souvent confié à des intimes combien cela lui aurait plu... Et l'on n'oublie pas certaines expériences passionnantes de la Comédie de Saint-Etienne. Pour ce qui est du Living theatre, voici ce qu'il en est :

« Dès que l'avis d'expulsion est arrivé, à New York, Julian a déclaré à la presse qu'il irait jouer dans les halls, des salles de gymnastique et dans la rue ; en Italie, Mysteries a été présenté dans des cours de bâtiment et dans un couloir d'Université ; Julian souhaite plus que jamais s'affranchir totalement de l'organisation théâtrale et jouer dans la rue, comme le font les adeptes du " Guerrilla theatre " »

(P. Biner. Le Living theatre, éd. La Cité, p. 96)

Mysteries and smaller pieces

JOUÉ pour la première fois presque confidentiellement à Paris, au Centre américain pour étudiants et artistes, en octobre 1964. Spectacle en deux parties, composé de 9 pièces, relativement brèves :

- The brig dollar : Le monde mécanisé, incarné sur la scène, tandis que dans la salle des acteurs disent un poème formé de tous les mots qu'on peut lire sur un billet d'un dollar...
- La raga : Obscurité. Guitare. Voix de femme improvisant une « raga » hindoue pour la joie des sens.
- L'encens : Toujours l'obscurité. L'encens brûle. Cette fois l'odorat est sollicité. Cérémonial.
- Street songs (Chansons des rues) : Sorte de litanie en plusieurs langues, certains acteurs étant mêlés au public, qui peut s'il le veut joindre sa voix. Changer le monde... Comment ?...
- Le chœur : Totalement improvisé autour de Julian Beck ; sorte de réponse à ce qui précède. Un certain accord entre les êtres...
- Le souffle : C'est une autre forme de réponse ; rejeter les impuretés par un exercice de yoga reposant sur le souffle.
- Les tableaux vivants : Obscurité. Silence. Totale improvisation d'expression corporelle. « Nous voulions simplement dire, en improvisant ces tableaux vivants que, quelle que soit la position que nos corps prennent, cela est toujours beau, car le corps est beau et l'œil y trouve sa satisfaction naturelle. » (Julian Beck).
- Son et mouvement : Echange de gestes et de sons entre les comédiens. De proche en proche, la communication devient générale et débouche sur la joie.
- La peste : D'après la grande peste de Marseille (1720) décrite par Artaud. A la fois antithèse de la scène précédente, et retour à la scène initiale. Le plateau et la salle en proie aux pestiférés, comme le monde est en proie au mal. (Cette « apothéose » dure environ une demi-heure.)

Au total, un spectacle dans lequel se succèdent les improvisations à partir d'une conception d'ensemble vigoureusement pensée. On tente de nous laver de la brutalité absurde du monde par un cérémonial s'adressant successivement à tous les sens, et aboutissant d'abord à l'image de la société non-violente que rêve le Living, puis à la constatation « cruelle » du mal.

Le rythme peut surprendre : nous avons pris l'habitude de la rapidité, des actes imparfaits. Le rythme auquel joue le Living théâtre est celui de la respiration « yogique », de la vie méditative — et de la lente transformation des hommes et de la société.

(D'après indications du livre de P. Biner et relations du spectacle par Gilles Trystram.)

En chacun de nous

On a compris, je pense, que les spectacles du Living theatre ne sont pas tout à fait « ordinaires »...

Faut-il donc une préparation pour assister à Mysteries ou à Antigone ?

En fait on n'explique pas une représentation de ce genre. Mais il n'est pas mauvais de savoir que ces comédiens vivent leurs rôles avec une intensité qui les engage totalement — et qui nous engage, bon gré mal gré. Dès le premier instant c'est une

« mise en condition » par la présence des acteurs sur le plateau (pratique dont s'est inspiré Maurice Béjart dans sa « Messe pour le temps présent ») ; ou bien, très vite, c'est l'« agression » délibérée — tandis qu'à chaque moment, l'expression corporelle s'identifie à l'expression profonde, sans qu'on sache jamais où commence et où finit la part de l'improvisation. Mieux encore : si tel acteur vous fixe, vous, oui, vous qui êtes assis au sixième rang à droite, c'est qu'il vous a choisi et que vous êtes réellement concerné, non pas en tant que spectateur abstrait, mais dans votre situation de spectateur présent, avec votre vérité — et vos mensonges d'aujourd'hui, et aussi ce meilleur de vous-même qui voudrait tant venir au jour...

Et si l'une des victimes de la peste, dans Mysteries, vient dans la salle agoniser à vos côtés, vous pourriez, certes, ne voir là qu'« expressionnisme outrancier, voire exhibitionnisme » ; mais plus ou moins consciemment, vous recevrez aussi cela comme un acte authentique destiné à mettre en péril votre confort moral...

Le Living theatre, au demeurant, n'a pas la prétention de changer le monde, ici et maintenant, ni complètement !

Mais, à coup sûr, il a celle de faire prendre conscience au plus grand nombre que le monde devrait être changé.

Donc qu'il le doit ?

Donc qu'il le peut ?

Libre et totale, la réponse est en nous. En chacun de nous.

JEAN DELUME.

